Le Louisianais.

L. S. U.
Library
Baton Rouge
La.

JOURNAL POLITIQUE, LITTERAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV. *PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 28 SEPTEMBRE, 1878.* *NO. 48.*

LE LOUISIANAIS.

JOURNAL OFFICIEL

—DE LA—

Paroisse St. Jacques.

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,

EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

$5,00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion.....................$1,00.

Par carré de chaque publication subséquente............................ 75.

Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchoupitoulas St., No. 15.

St.-Jacques, St.-Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Just Comes, Donaldsonville.

Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.

Nouvelle-Ibérie:—

Vacherie:—Morris Feitel.

JUIFS MAUDITS.

I.

Oui, Juifs maudits!

Car il paraît que ce peuple, qui fut cependant le peuple de Dieu, comme nous le savons tous, a été jadis maudit entre tous les peuples de la terre.

Et le moyen âge, dont nous connaissons la puissante et redoutable théocratie, a certainement justifié cette grande malédiction par une longue persécution.

Est-il même nécessaire de dire que les temps modernes, moins sombres et moins féroces, mais non délivrés de servitude et d'injustice, n'ont pu se dégager complètement de ce dogme de malédiction, et qu'il a fallu toute la philosophie et tout l'héroïsme de la Révolution française pour fouler aux pieds cette croyance ou ce préjugé d'un peuple maudit, d'une race maudite et d'hommes maudits à travers les temps et les générations?

Car c'est la Révolution française, généreuse entre toutes, vraiment chrétienne et véritablement humaine, qui a proclamé dans le monde le dogme souverain de la liberté, de la justice et de la vie.

Elle a restitué à tous les hommes leurs titres, leurs droits et leur dignité.

Elle ne s'est pas contentée d'abattre la féodalité, d'affranchir le serf, de briser le chevalet et d'abolir la torture; mais elle a encore, sortant du cercle politique et s'élevant aux hauteurs d'un affranchissement suprême, embrassé la race humaine tout entière dans sa pensée de délivrance, de rédemption et de fraternité. Elle a vu au-dessus de la France et au-delà d'un peuple. L'humanité fut son but. Et c'est pour cela qu'elle sera éternellement grande dans les temps et dans la reconnaissance des hommes. Et c'est pour cela qu'il n'est aucun peuple sur la terre qui ne lui doive son salut, aucune nation qui ne procède d'elle, aucune race, blanche, jaune ou noire, qui n'ait à la bénir pour les choses qu'elle a faites.

Oui, le noir lui-même peut la bénir.

Car ce noir, libre aujourd'hui, l'est en vertu de la Révolution française, et s'il veut connaître ses véritables libérateurs, il doit s'adresser à ceux qui ont jadis prononcé ces admirables paroles de vérité et de justice: "Périssent les colonies plutôt qu'un principe!"

Ce principe, nous le savons, était celui de la liberté dans les noirs eux-mêmes,—et ce principe, sans exceptions et sans calculs, absolu comme un dogme, subordonnant toutes les politiques et tous les intérêts à sa souveraineté, n'admettait ni serfs, ni esclaves, ni hommes maudits, ni races asservies, ni générations condamnées, vendues et flétries pour l'éternité.

Il donnait un droit à tous, une âme à tous. La peau n'était point son signe et la couleur son titre. Il s'inclinait devant la conscience, qui est divine et qui est inviolable. Bien plus, il plaçait le droit tellement haut et la conscience dans une telle lumière et une telle responsabilité, qu'il mettait le devoir au sommet de la vie. Le devoir est l'homme et le devoir est la liberté. C'est lui qui affirme tout et sanctionne tout. Sa suppression serait la suppression de la vie et le consentement de l'esclavage. Le devoir est la face éclatante du droit, et quand il se manifeste par la grandeur des œuvres, soit dans un homme soit dans un peuple, croyez bien et voyez bien que cet homme est souverainement libre et que ce peuple est le premier. Mais sachez bien aussi que le plus incontestable des droits, même celui de s'appartenir, se perd inévitablement dans l'oubli ou le mépris du devoir. Ceux qui sont esclaves le sont par leur volonté. Le devient-on jamais quand on a la conscience de soi-même et le sentiment du devoir? Et si les noirs, pour ne parler que d'eux, ont jadis été achetés comme un troupeau de misérables, ne doit-on pas leur reprocher de s'être vendus eux-mêmes? A vrai dire, il n'est pas absolument besoin d'être noir pour être esclave, et les hommes des autres races ont également connu l'esclavage. En sont-ils même absolument délivrés? Il y a encore bien des servitudes dans le monde. La théocratie remue toujours, la royauté n'est point complétement brisée, les institutions humaines sont loin d'être parfaites, et nous avons besoin de plus d'un siècle pour emporter et effacer les préjugés, les iniquités, les surperstitions, les mensonges et les erreurs qui voilent la face de la vérité, obscurcissent la conscience et jettent leur ombre et leurs ténèbres dans la voie de la raison, de la liberté et de la justice.

Mais l'humanité ne rétrogradera pas.

C'est en avant qu'elle marche, et sans qu'il soit possible au passé de la sortir de son chemin et de l'égarer aux sentiers tortueux de la servitude et de la honte. Car son chemin est tracé, jalonné et visible. Car le but est découvert et lumineux. Car elle a pour son voyage les povisions, les armes et les instruments nécessaires à la route. Elle peut tout au plus craindre quelques accidents imprévus et sans gravité. Un temps d'arrêt, qui serait un moment de repos, ne l'endormirait point dans l'inaction et dans l'impuissance. N'est-elle pas désormais trop vigoureuse et trop robuste pour succomber misérablement à une surprise, à une embûche ou à une défaillance?

Elle ne reculera pas.

N'a-t-elle point la Révolution française derriere elle?

II.

Mais si le noir, le plus maudit des êtres humains, a été proclamé libre par la Révolution française, et s'il lui doit son affranchissement et sa reconnaissance, le Juif, lui aussi, le maudit et le proscrit du moyen âge, celui qui n'avait ni patrie ni amis, l'homme condamné à toutes les injures, à toutes les brutalités et à toutes les persécutions d'un préjugé féroce et sans entrailles, pour qui l'Espagne eut l'horrible luxe de l'Inquisition et l'Europe des fourches patibulaires en tous ses chemins, le Juif, disons-nous, n'est-il pas l'affranchi de de cette Révolution française, et s'il a du souvenir et de la reconnaissance, ne doit-il pas la respecter, la bénir et l'aimer à l'égal de son premier libérateur Moïse?

Car c'est bien elle qui lui a relevé le front, l'âme et la conscience.

Car c'est bien elle qui lui a donné une patrie et des frères.

Car c'est bien elle, juste, miséricordieuse et grande, qui a levé la malédiction qui pesait sur sa tête réprouvée, courbée et misérable entre toutes.

Et vous savez bien que cette malédiction, dont il nous reste encore la légende dans Isaac Laquedem, fut la croyance et le dogme du moyen âge tout entier, voire même d'une partie des temps modernes; que tous les peuples, en méprisant, en maudissant et en proscrivant, ont cru faire acte de religion et d'obéissance; que le monde musulman et le monde catholique ont partagé le même préjugé, la même haine et la même injustice sanglante; que les protestants eux-mêmes, après Luther et Calvin, n'ont jamais élevé leur doctrine et leurs cœurs au-dessus de cette impiété populaire et de cette excommunication criminelle. Au dix-huitième siecle, avant que la grande Révolution française fit entendre sa voix de delivrance et de rédemption, le juif était un lépreux, un paria et un maudit. Il n'y avait point de lois pour lui. On le pendait et on le brûlait. Nos villes européennes, aujourd'hui encore, ont toutes une rue sombre, la rue des Juifs, celle où l'on parquait les enfants d'Israël, et dont les extrémités, au soleil couchant, se fermaient avec des chaines. Et le Ghiotto de Rome, visible encore et ténébreux! Car Rome, belle certainement, n'a pas tous ses temps et tous ses côtés lumineux.

Oui, le Juif fut bien véritablement maudit dans la pensée des hommes et pendant dix-huit siècles. Et cette malédiction, qui est celle de l'ignorance et non de Dieu, a pesé sur sa tête de tout le poids d'une iniquité formidable et redoutable. N'en reste-t-il pas même des vestiges? L'Espagne, l'Allemagne l'Autriche et la Russie peuvent-elles se dire affranchies? Les Masulmans, ces bâtards de Moïse et du Coran, ne se donnent-ils pas le luxe de mépriser et de maltraiter les fils d'Israël? Hier encore, à Berlin, quand les empereurs voraces et les reines gourmandes se disputaient et se partagaient les membres sanglants de la Turquie vaincue, est-ce que la France, toujours la même et toujours généreuse, n'a pas dû faire entendre sa voix chrétienne et humaine en faveur des Juifs oubliés, des Juifs méprisés, des Juifs dont nul ne défendait les titres, les droits et la vie? Car la France aura éternellement l'admirable vertu de protéger les faibles, les opprimés et les proscrits. La France est du côté des victimes contre les bourreaux. La France est avec les peuples contre les rois. La France, non à tort nommée *le soldat de Dieu*, est la liberté. Aucune nation n'est plus éminemment chrétienne que la France. Son christianisme, qui embrasse le monde, qui ne voit point d'ennemis au-delà des frontières, qui fraternise toutes les questions politiques et tous les problèmes sociaux, s'est irrévocablement affirmé dans cette grande maudite des rois, des prêtres et des despotismes qui s'appelle du nom glorieux et du nom éternel de *Révolution française.*

Aussi, quand certains hommes, petits comme nous, encore plus ridicules qu'ingrats, ramassent de leurs mains plébéiennes de la poussière, des injures et des cailloux qu'ils jettent à la face de la libératrice, nous devons avoir une profonde pitié pour ces hommes. Il ne savent point ce qu'ils font. Tout parricide, avant d'être un crime, est une folie.

Et vous aussi, myopes d'un cléricalisme vraiment peu religieux, vous avez tort d'injurier Voltaire, Rousseau et la philosophie du XVIIIe. siècle. Car ces hommes et cette philophie ont été les précurseurs de l'affranchissement moderne. Vous leur devez la liberté, la tolérance et la conscience. Ils n'ont point renversé ce qui était bon et vrai. S'ils ont fait des ruines, c'est avec le préjugé, la surperstition, l'intolérance et le fanatisme. En seriez-vous fâchés, et vous déplairait-il que la pensée fût libre, la religion volontaire et la foi concienciense et respectée? Faut-il regretter l'inquisiton et le bûcher? Est-il à déplorer qu'une St. Barthélemy soit désormais impossible? Quant au Juif, encore plus persécuté que le philosophe, le protestant et le savant, mais homme et citoyen de nos jours, souvent très haut placé dans la hiérarchie politique et sociale, aurait-il le droit, par la bouche de Crémieux ou d'un autre, de prononcer *raca* contre la Révolution française qui n'a oublié ni hommes, ni peuples, ni races dans la magnifique générosité de ses principes et l'admirable héroïsme de ses œuvres?

Nous ne le pensons pas.

Et personne ne le pense, pas même celui qui ramasse de la poussière. Et vous savez bien qu'il y a quarante mille prêtres en France, plébéiens ou fils du peuple, comme aussi fidèles serviteurs de Dieu et l'Evangile, qui bénissent au fond de leur cœur la souveraine miséricordieuse qui a racheté leurs pères, leurs mères et leurs sœurs. Que s'ils aiment Rome, ils aiment aussi la France. Leur gallicanisme n'est point de l'impiété, et vous leur persuaderez difficilement, même avec la théologie, que l'ultramontanisme et le temporalisme des papes se trouvent dans l'évangile du divin Maitre. Et comme ils n'on point été appelés à décréter l'infaillibilité du pontife, ni même à se prononcer sur ce dogme, étant la milice qu'on ne consulte pas, ils se contentent d'obéir. Mais ils ont, eux aussi, leur conscience, et vous ne les entendrez point, louangeurs des temps passés, attaquer l'œuvre impérissable et juste à laquelle nombre d'entre eux ont noblement coopéré. Grégoire n'est pas un monstre pour eux.

III.

Cette révolution, en vérité, par la grandeur de ses principes et son caractère d'universalité, par la puissance de ses faits et l'étendue de ses consequence, n'a rien qui lui soit comparable dans les temps et dans l'histoire.

Elle est unique.

A son jour, que nous connaissons et que nous honorons, qui est une date solennelle dans la vie de l'humanité, elle a résumé dans un splendide et lumineux programme les progrès, les vérités et les justices de tous les temps accomplis, de toutes les générations passées et de tous les héroïsmes humains. C'est un total, ou mieux un sommet. Nous ne blasphémons point en disant que le christianisme est en elle, à son front, même quand elle lance la foudre.

A quelle autre révolution pourriez-vous donc la comparer?

La révolution allemande, celle de Luther, fut purement religieuse et protestante. Elle se fit avec des moines contre des moines et par des textes contre des textes. C'est celle des lettrés, des ergoteurs et des théologiens. Si les rois y ont pris part, c'est sans conscience, et si le peuple en a ramassé les bribes, c'est par hasard. La grande émancipation des esprits n'était point en elle. Son vrai nom est Réforme.

Pour la révolution anglaise, elle fut purement anglaise. Son action a été circonscrite et bornée. Les puritains, les têtes rondes et Cromwell lui-même n'ont rien qui domine une époque et qui domine les temps. Et quand les Anglais décapitent leur roi, on voit bien que c'est un homme qu'ils décapitent, et non la royauté. Leur Henri VIII, un révolutionnaire inconscient et absurde, est une assez triste figure.

Quant à la révolution américaine, on sait qu'elle a été politique, américaine, d'une colonie qui se révolte contre la mère-patrie, et d'une colonie qui veut devenir un peuple. Nous ne voulons pas l'abaisser, elle fut belle et bonne, nous devons dire aussi que la France, politiquement par le cabinet de Versailles, héroïquement par L'afayette et ses compagnons d'armes, l'a affranchie et baptisée. Mais elle s'est faite au nom d'une rébellion ordinaire, en vertu de droits connus méconnus, et sans autre idéal que l'indépendance d'une colonie et une constitution anglaise. Il a fallu des armes pour l'accomplir, bien trempées sans doute et patriotiques, mais dont le modèle était ancien. La distance, en plus, l'a aidée et l'Océan la favorisa. Mais si elle a pris par sa constitution un caractère vraiment moderne et supérieur, n'ayant du reste à combattre ni classes, ni castes, ni sacerdoces, à peine un puritanisme ébréché au contact de tous les cultes, c'est qu'elle fut véritablement, par ses deux premiers grands hommes, ses deux grands inspirateurs, la fille directe et philosophique de la France. Sa démocratie rationaliste est française, touche à Rousseau, touche à Voltaire, touche à l'Encyclopédie. Il ne faut point chercher ses origines ailleurs. C'est là qu'elle trouva, à côté de la liberté, pres de la raison et du droit, les principes de l'égalité. Aussi, si vous lui enlevez Franklin et Jefferson, tout en lui laissant l'honnête Washington, savez-vous bien à quoi aurait abouti la révolution américaine? Bien plus, pour être de notre temps et en parler, si les Américaines de ce dix-neuvième siècle, qui ne comptent que cent ans, sortaient des doctrines de Franklin et de Jefferson pour se lancer dans les théories de la centralisation, du militarisme ou autre chose, ils verraient bientôt cette démocratie tomber dans le néant des choses mortes.

Et nous voyons un point sombre à l'horizon.

Ce n'est qu'un point sans doute, mais il est dans le ciel, et les marins nous disent de nous en méfier. Il ne faut qu'une minute pour qu'il grossisse, éclate et devienne une horrible tempête. Il est religieux, c'est-à-dire dangereux. Le voici:

"Dans le Connecticut, l'Etat des *blue laws*, la lecture de la Bible dans les écoles publiques a été votée à une majorité de 2900 voix."

Laquelle Bible?

Est-ce celle des Hébreux, incomplète selon les catholiques et les protestants? Est-ce celle des catholiques, trop complète et surchargée selon les protestants et les Hébreux? Est-ce enfin celle des protestants eux-mêmes, mal traduite, écourtée ou allongée selon les Hébreux et les catholiques?

Et pouvez-vous lire aux enfants, garçons et filles, tout ce que la Bible contient, comme aussi en expliquer certains passages qui disent les mœurs, les vices et les crimes des temps bibliques? Ce ne serait point moral. Il est des pages qu'on doit fermer à l'œil de l'enfance pour ne point souiller l'enfance. Il faut être homme pour lire l'Ancien Testament. Car si l'Ancien Testament est la loi, il est aussi l'histoire; et l'histoire voyez-vous, a son côté d'ordures et de turpitudes. L'homme seul, en lisant le châtiment, en voyant tomber le feu du ciel et de la destruction sur les villes maudites, a le droit de demander le pourquoi de cette malédiction, de ce châtiment et de ce feu. Savez-vous même s'il ne serait pas bon qu'il ignorât? Et quand vous lisez l'histoire de la Grèce, qui n'est pourtant pas sacrée, vous n'y lisez point les choses qui font rougir. Voyons ce qui est beau, voilons ce qui est laid. Mais le Livre sacré n'admet pas la suppression ou le rejet. C'est le Livre des consciences éclairées. Bien plus, en se plaçant au point de vue véritablement religieux, vous ne pouvez admettre que le livre des croyances et des dogmes, qui est saint entre tous, qui appartient au prêtre, au ministre et au rabbin seuls, puisque ces hommes seuls possèdent un caractère sacerdotal, soit confié comme enseignement à des individus qui n'ont aucune mission religieuse et dont l'unique devoir est de faire de l'instruction selon la science et de l'éducation selon la morale. Nous ne devons vouloir pour l'enseignement religieux de nos enfants que des ministres et des prêtres autorisés. Et l'église, le temple et la synagogue, du reste, sont à côté de l'école. Il y a entre eux un rapprochement intime. Mais l'église, qui est multiple dans ses sectes, ne peut avoir la direction de l'école, et l'école, qui est publique, c'est-à-dire ouverte à tous et dirigée par l'Etat, n'a aucun droit sur l'église. Les deux cloches, bien que sonnant le même son, ne sont pas la même cloche. Les fondre en une seule serait dangereux. Vous n'obtiendriez pas une cloche de paix, de concorde et d'alliance. Il en sortirait plutôt des canons.

Non, pas de Bible dans l'école!

Si vous la portez dans l'école, vous la livrez à la discussion, à l'examen, à la controverse, au commentaire et à la profanation. L'école n'est pas sa place. Ce n'est pas la Bible qui sanctifierait l'école mais l'école qui profanerait la Bible. Et nous vous répétons que vous en avez trois, que le choix de l'une d'elles est difficile, au besoin, qu'il n'y a pas que des catholiques, des protestants et des Juifs dans cette république de l'Eglise et de l'Etat irrévocablement séparés. Nos pères furent sages, notre Constitution est bonne, et il serait dangereux de contredire nos pères et de mépriser le philosophique esprit de la Constitution.

Craignons les révolutions qui tournent la face au passé et le dos à l'avenir.

IV.

Mais, conformément à notre très peu louable habitude, ne nous serions-nous pas quelque peu éloigné de notre titre et de notre sujet?

Pas précisément.

L'exorde a été long et détourné, voilà tout.

Mais telle est notre proposition, déjà indirectement prouvée, ou mieux notre série de propositions et de faits:

Dans ces temps de deuil et de calamité presque générale, quand la mort frappe à droite et frappe à gauche, lorsque l'épidémie lâche et cruelle, horrible aussi, ne peut être combattue, et faiblement encore, que par le courage, le dévouement et le sacrifice, il nous faut dire bien haut que le peuple des Etats-Unis, Nord et Sud, Est et Ouest, a fait preuve des vertus qui honorent l'humanité et la civilisation. Il a un grand cœur, et bien placé. Vous ne trouveriez pas d'exceptions. La charité et la générosité, ont été générales, et dans tous. Pas une ville qui soit restée muette ou insensible. Les pauvres ont oublié qu'ils l'étaient, et les riches se sont souvenus qu'ils étaient riches. Le malheur, plus instructif que le bonheur, a fait fleurir une fois de plus cette belle fleur du ciel qu'on nomme la charité, et qui est la solidarité. Protestants, catholiques, Odd Fellows, francs-maçons, clubs, corporations, confréries, sociétés littéraires, cercles, &c. tous ont devancé l'appel. Et ils ne se sont préoccupés, dans cette œuvre sainte, ni de leurs autels, ni de leurs dieux, ni de leurs doctrines, ni de leurs philosophies. Ils communiaient dans le même sentiment de fraternité et dans la même pensée de secours. Si l'on pouvait compter les héros de cette bataille sans gloire, car elle ne connaît point de généraux, ils seraient innombrables. La terre en couvre déjà des centaines, qui furent prêtres, ministres, médecins, sœurs, infirmiers et inconnus. Mais l'on nous dit—et c'est vrai—qu'à cette heure de calamité et de dévoument général, les Juifs de la malédiction antique ont été généreux, courageux et chrétiens entre tous. Ils ont donné sans compter, sans qu'on leur demandât, prenant eux-mêmes une noble initiative. Ils donnent encore.

Et pourquoi tout cela?

L'espèce humaine, en Amérique, aux Etats-Unis, vaudrait-elle mieux qu'ailleurs? Est-ce que les Saxons, race dure pourtant, auraient des heures de tendresse éloquente et supérieure? En touchant ce sol, qui est celui de la liberté, de l'accueil, du travail, où l'on ne maudit point, où l'on ne proscrit pas, où l'homme, plus que partout, est le fils de ses œuvres, est-ce que nous sentirions grandir en nous certaines vertus mutilées ou comprimées dans un milieu trop plein, dans des villes trop sombres et sous un gouvernement trop despotique?

Peut-être bien.

La liberté est bonne, et ses vertus sont précieuses et nombreuses. Bénissons-la. Elle vient de Dieu. C'est la révélation de la conscience et du devoir. Sans elle, sans sa responsabilité, le mal et le bien marcheraient dans les mêmes ténèbres et dans la même obscurité. L'homme, sans elle, perdrait son titre et son caractère d'homme. On n'est plus homme quand on est esclave.

Oui, bénissons la liberté de conscience et la liberté de culte. N'oublions pas, non plus, la liberté politique, qui est un corollaire. Mais la conscience domine, le culte vient après et le gouvernement démocratique sauvegarde tout cela. Et si vous êtes la démocratie, vous n'avez plus les castes, les classes, les priviléges et les abus qui créent des catégories hostiles, des partis irréconciliables et des guerres sans fin ni trêve. Vous vivez dans le rapprochement d'une même patrie. L'envie n'est point au fond de vos cœurs assombris et amers. La fortune a cessé d'être un privilége et la pauvreté un mépris. L'homme est devant l'homme, l'égal de l'homme, et citoyen. Point d'outrage au drapeau commun, et si la patrie est en danger, la patrie n'a que des enfants contre l'ennemi. Pour l'autel, quand il est libre, quand il est volontaire, quand ils n'est point serviteur de l'Etat ou patenté par l'Etat, lorsqu'il n'a que les génuflexions et les adorations de la foi, et que nul ne peut lui reprocher l'intolérance, la violence, la persécution ou une primauté politique quelconque, il est placé sur le domaine du respect et de la justice. Si nous ne sommes pas tous ses adorateurs, nul ne sera son destructeur. Notre Panthéon, comme celui de Rome, ne repoussera aucun Dieu. Il acceptera jusqu'aux Dieux inconnus que Paul découvrit en Grèce. Mais en m'imposant votre credo, votre foi, vos dogmes et votre temple, soit que vous soyez infaillible ou non; mais en me persécutant, me proscrivant, me maudissant, et même m'humiliant; mais en foulant à vos pieds la chose la plus sainte et la plus divine qu'il y ait sur la terre et dans les cieux; mais en me privant, pour ainsi dire, de l'air, de la lumière, de la vue, de la marche et des horizons auxquels mon âme a droit, que mon esprit demande et que Dieu lui-même m'a donnés, vous me forcez tout simplement à la haine. Et cette haine, irréligieuse et féroce, impitoyable et sans cesse multipliée, que nous avons vue à l'œuvre avec les tortures, les bûchers et les guerres de malédiction, d'abomination et d'hécatombes, car les bourreaux sacrés, depuis Chalcas jusqu'à Pierre de Castelnau, sont les bourreaux les plus horribles, naîtra au berceau, grandira dans la vie, ne se taira point sur la tombe et survivra à la mort. Nous la connaissons par l'histoire. Il en reste des traces. Est-elle même bien éteinte, et pouvez-vous affirmer que la cendre est sans feu? Mais l'autel libre et respecté ne laisse aucune place à la haine, civilise et fraternise les hommes dans un même respect et une même morale, enveloppe dans un christianisme de bonne volonté et d'inviolabilité tous les membres de la grande famille humaine: ceux qui sont catholiques, ceux qui sont protestants, ceux qui sont Juifs, ceux qui sont philosophes et ceux qui sont libres penseurs. Au frond, Dieu qui veut cela et qui est le même pour tous, étant l'absolu des créations pour les relatifs de la terre, nous sourit et nous bénit également.

Mais plus d'hommes maudits, de peuples maudits et de races maudites!

TRAPPISTES.

Le télégraphe nous apprend—et la chose est vraie—que deux cents moines de la Trappe vont quitter la France pour l'Amérique.

C'est en Pennsylvanie qu'ils vont s'établir, où le terrain est déjà choisi et acheté.

A merveille.

Si tous les moines n'ont pas été saints, savants et édifiants; si Rabelais, qui les connaissait, les a raillés et houspillés; si la révolution française n'a pas eu pour eux tous les égards voulus; si l'Italie, de nos jours, ne les révère plus comme jadis, et si l'Espagne elle-même, qui en est encore pleine, commence à comprendre que l'excès du monacelisme n'est pas absolument raisonnable et religieux, il y a eu de grands moines.

La civilisation leur doit beaucoup.

Ils ont été des savants et des défricheurs. On les nomme bénédictins et trappistes.

Les trappistes, eux, observent un silence absolu, partagent leur temps entre le travail manuel et la prière, mangent du pain grossier et des légumes cuits à l'eau, se privent de vin et portent une robe de bure.